

Les migrations des plantes

Sous la direction de
Marion Grange
Bronwyn Louw



MANUELLA ÉDITIONS

Mise en vente :
15 MARS 2024

Format 14 x 21,5 cm
Broché 304 pages
40 images

Prix : 23€
ISBN : 9782490505616

Direction d'ouvrage par
Marion Grange
Bronwyn Louw

Avec les textes de

Judith Bastie · Bastien Beaufort · Jean-Marc Besse · Sacha Bourgeois-Gironde · Gilles Clément · Emanuele Coccia · Francesca Cozzolino · Eugénie Denarnaud · Matthieu Duperrex
Isaline Dupond Jacquemart · Claire Dutrait · Marine Fauché · Ralph Samuel Grossmann
Jamie Herd · Sophie Krier · Marielle Macé · Marine Mane · Liliana Motta · Arnaud Orain
Jeanne Peylet-Frisch · Isabelle Rabault-Mazières · Bénédicte Ramade · Marianne Roussier
du Lac · Zoë Skoulding · Jacques Tassin · Thierry Thévenin · Clément Verger

Les migrations des plantes

Arrimé au sol par ses racines, le monde végétal semble constituer au sein du vivant le règne de l'immobilité. Pourtant, les plantes aussi se déplacent. **Textes scientifiques et critiques, entretiens, poèmes, enquêtes et photographies** entrent ici en conversation pour interroger les modalités de leurs migrations, en dehors des rejets que provoquent parfois les plantes dites « invasives », miroirs de nos peurs et de nos saccages.

Suivre le végétal dans ses voyages invite à conjuguer l'émerveillement face à l'inventivité et la puissance de résistance des plantes migrantes et le trouble induit par les ambiguïtés (post-)coloniales de la transplantation des vivants. Les plantes vagabondes ouvrent encore notre attention aux friches et aux bords de routes : elles appellent une approche paysagère des brassages planétaires et suscitent des pratiques indisciplinées de la recherche, du jardinage et des arts.

Appréhender les plantes par la migration, c'est alors embarquer dans l'histoire plus vaste des transmutations terrestres, pour rappeler que la migration est la condition partagée des vivants et une force créatrice de milieux et de mondes.

Les manières que nous avons d'appréhender ces mouvements végétaux font éclater au grand jour des **enjeux esthétiques, éthiques et politiques**, articulés autour de quatre axes : *modalités, disciplines végétales, ambiguïtés coloniales et postcoloniales* et enfin *sympoïèses**.

L'adresse du livre est plurielle : lecteurs et lectrices sensibles aux mondes académiques, artistiques et du jardin.

*Concept provenant de la biologie, faisant référence aux systèmes qui coexistent avec d'autres systèmes.

Préface**Gilles Clément****Introduction :***La migration des plantes, une conversation contemporaine entre arts et sciences***Modalités***Se laisser porter par chaque fragment du monde***Jacques Tassin***Voyage dans les sciences botaniques des années 1800***Judith Bastie***L'Amazonie, centre d'origine de la globalisation des plantes***Bastien Beaufort***La migration assistée***Marine Fauché***Plantes voyageuses ou plantes voyageées ?***Marianne Roussier****Indisciplines végétales***Que nous dit la Renouée, cette indisciplinée ?***Liliana Motta, Thierry Thévenin, Marion Grange et Bronwyn Louw***Percevoir en dynamismes***Marion Grange et Bronwyn Louw***Le séneçon dit : « et moi je prendrais le train pour aller de Berlin à Paris ! »***Ralph Samuel Grossmann***Étrangères en leur sol - enquête***Sacha Bourgeois-Gironde & Isabelle Rabault-Mazières***C'est là que nous nous déployons***Isaline Dupond Jacquemart****Ambiguïtés (post-)coloniales***Voyages en eucalyptus***Matthieu Duperrex, Claire Dutrait, & Clément Verger***L'arada : récit de la migration d'une plante cosmopolite dans l'imaginaire de la Martinique***Francesca Cozzolino & Sophie Krier***Hospitalités botaniques : le paradoxe des invasives***Bénédicte Ramade***Pourtant que faire ? Rire avec les glycines de Jamaica Kincaid et Marie Ndiaye***Jamie Herd***Marronner avec les plantes : Résistances sympoïétiques en territoire martiniquais***Marion Grange****Sympoïèses***Savoir-saveur des pommiers féraux : Une lecture de « Wild Apples » d'Henry David Thoreau***Bronwyn Louw***Une migration botanique dans la bouche***Zoë Skoulding***L'économie sympoïétique***Arnaud Orain***ATLAS : Correspondance***Jeanne Peylet-Frisch & Marine Mane***Migrer, c'est commencer à vivre*Entretien avec **Emanuele Coccia****Postface****Jean-Marc Besse & Marielle Macé**

Modalités

Manières de migrer des plantes, mais aussi manières de nommer, penser, raconter ces différents modes de mouvement végétal. Les mots que l'on emploie traduisent ou induisent une certaine perception du vivant, oscillant entre visions fixistes et dynamiques. Il n'est à cet égard pas indifférent de parler d'invasion, ou plutôt de brassage, de voyage, ou de migration. Quel sens, histoires et possibles sont accrochés par le recours au mot de migration ? Comment rendre compte de l'insolite et de la beauté de ces sauts grands et petits, franchissant un océan ou passant simplement par-dessus le mur d'un jardin ? Quelle sensibilité développer pour apercevoir la gestuelle de croissance dessinée par l'élan d'une plante vers un soleil ? Quels mots et quels récits, pour parler des plantes qui prolifèrent, provoquant parfois des peurs de dépaysement et de perte de biodiversité ? Quelles histoires, pour penser le rôle des humains dans le brassage planétaire au travers des pratiques marchandes, conservacionnistes, paysagistes, poétiques ou artistiques ? Une approche modale de la migration végétale pose – aux croisements des arts et des sciences – la question des façons, des pratiques, des manières, faisant éclater au grand jour les enjeux esthétiques, éthiques et politiques au coeur du comment.

Indisciplines végétales

Les plantes, ces vagabondes, ne tiennent pas en place, débordent nos plans de maîtrise du vivant. Miroirs et boucs émissaires de nos peurs, de nos échecs, de nos replis, elles dérangent et déroutent. On crie à l'invasion, au grand remplacement des indigènes par les étrangères, mais les plantes se moquent des listes noires et des assignations à résidence. Elles sautent par-dessus les barrières, s'immiscent dans les failles de nos villes bétonnées, s'invitent sur les trottoirs, dans les friches et sur les bords de route. Elles prennent le train de Paris à Berlin, dansent la nuit dans nos jardins, et colonisent jusqu'aux paysages troubles de nos inconscients. Leur porter attention enseigne un autre rapport au vivant. Elles nous apprennent à voir l'humble, le petit, le déclassé qui fraye son nid dans les angles morts du contrôle humain. À interroger avec curiosité la "mauvaise" herbe pour lui demander ce qu'elle peut bien avoir à nous dire. À nous laisser surprendre par l'inépuisable inventivité du monde végétal. À accueillir plutôt que contenir la vie qui n'est qu'une grande migration. Irrévérencieuses, les plantes en leurs voyages dessinent la mosaïque sans cesse mouvante d'un tiers-paysage, qui énonce sans grand tapage la liberté d'aller et la vie obstinée qui se soulève.

Ambiguïtés (post-)coloniales

La migration des plantes à l'échelle globale est étroitement intriquée à l'histoire coloniale et à la colonialité persistante du monde présent. Les voyages dits de "Grandes Découvertes", la colonisation de la Terre par les empires européens, puis aujourd'hui les flux accélérés de la mondialisation économique ont largement contribué à l'intensification des mouvements végétaux et au brassage planétaire. Le modèle même de la Plantation qui a régi le système colonial et structure encore l'ordre mondial est fondé sur la croyance en la possibilité d'un monde entièrement scalable, dans lequel des plantes, des bêtes et des humains exogènes peuvent être trans-plantés pour reproduire à l'identique et à l'infini un même système de production. Les histoires des migrations végétales parlent alors d'impérialisme ravageur, d'invasions et de remplacement, mais pas seulement. Elles racontent aussi les contre-récits des résistances aux dominations planétaires et la migration de nos imaginaires. D'hier à aujourd'hui, aux côtés des bêtes non-humaines et des humains déshumanisés, les plantes ont tracé dans les failles du Plantationocène des chemins de marronnage, détourné les imaginaires dominants et semé des graines de révolte. En suivant les plantes dans leurs migrations, c'est donc dans des histoires troubles qu'on embarque, où se mêlent les joies et les peines, le pire de notre monde comme les résurgences sympoïétiques qui y essaient à hauteur de fleur.

Sympoïèses

La sympoïèse, un néologisme proposé par Donna Haraway, est dérivé du préfixe sym (avec) et de poïesis (faire ou fabriquer). Elle prolonge les pensées biologiques de la symbiose en s'intéressant à des processus de cocréation interspécifiques. Elle invite alors à porter son attention sur les sociabilités planétaires : une véritable odysée sympoïétique se joue dans la rencontre des graines et des éléments (vents, eaux, tempêtes), ou dans le simple geste du semeur où élans humains et végétaux coïncident. La bouche ressort comme haut lieu de brassage, car c'est la faim et le goût du sucré qui propulsent humains, oiseaux, et ours vers les fruits dont la digestion et la défécation assurent la dissémination. Mais aussi au sens où les noms, les étymologies et les imaginaires des plantes migrantes voyagent entre les langues, d'histoires en poèmes. Quelle pensée traductrice inventer pour saisir le vivant à l'endroit de son mouvement, qu'il s'agisse de dynamique migratoire ou de glissement de sens ? Quoi qu'il en soit, la sympoïèse pointe la perspective d'un faire avec dans lequel les migrations végétales sont co-signées d'autrices et d'auteurs dissemblables jusque dans leur appartenance d'espèce et de règne. Et si la dynamique migratoire entre corps et territoires était une force sympoïétique participant à la fabrique du monde et des mondes ?

Extrait

« Ce sont les plus grandes des voyageuses.

Elles volent très haut et très loin, ou bien s'agrippent aux chaussettes comme aux ailes des avions, ou bien s'enfouissent dans les villosités chaudes et intestinales des oiseaux, ou bien s'accrochent aux toisons des ours, ou bien flottent longuement le long des berges fluviales, ou bien plus simplement encore, rejoignent les sacs de semences que sèment les semeurs.

Car ce sont celles-là, les plantes, qui se sont le mieux ajustées aux vicissitudes de ce monde, allant jusqu'à tirer parti du grand devastateur et, en le leurrant et le bernant, à se rire de lui en devenant herbes folles fleurissant dans les champs. Ce sont les « mauvaises » herbes, les herbes facétieuses, qui n'en font qu'à leur tête et s'installent là où bon leur semble, jusqu'à se dévoiler, si cela leur chante, au rebord d'un trottoir en se tenant bien droites.

Mais la liberté des autres nous coûte et nous malmène. Elle nous importune. Nous souffrons de voir les plantes sauter la haie du jardin, changer d'air, se réensemencer de-ci et de-là. Nous regrettons de n'être pas en mesure de les assujettir et nous souffrons de leur refus d'obéir à nos ordres. Couché. Pas bouger. Mais non, elles n'ont cure de nos désirs. Elles se plaisent juste à migrer. À s'en remettre au hasard d'un devenir dont pourtant, elles ignorent tout. »

Se laisser porter par chaque fragment du monde
Jacques Tassin